Ami du Clergé du 5 octobre 1933

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Cours de prônes sur la Liturgie. — XXIV. La bénédiction des cimetières, 609.
Pour la fête du Christ-Roi. — Le roi de vérité et d'amour, 611.
Pour la Toussaint. — I. Comment on devient un saint, 612. — II. Les saints inconnus, 614.
A l'école des Saints. — XLVIII. SS. Chrysanthe et Darie : le mariage, 616.
Les fêtes de l'Eglise. — XCI. La Toussaint, 618. — XCII. L'office de la Toussaint, 620.
Explication du Catéchisme. — *22e Leçon :* L'espérance, 621. — *23e Leçon :* La charité, 622.

COURS DE PRONES SUR LA LITURGIE

XXIV

LA BÉNÉDICTION DES CIMETIÈRES

Mes frères,

La bénédiction des cimetières, dont je vais vous entretenir aujourd'hui, est très rare, et beaucoup d'entre vous, sans doute, n'en seront jamais les témoins. Tous, cependant, nous en bénéficierons un jour, car il faut bien espérer que Dieu nous accordera la grâce de reposer en terre sainte. Vous apprendrez donc avec intérêt comment a été bénit le champ funèbre où reposent vos ancêtres et où, en attendant le grand jour de la résurrection, vous dormirez vous-mêmes votre dernier sommeil.

I

Comme la consécration des églises, dont nous avons parlé, la bénédiction des cimetières est réservée à l'évêque. Il peut toutefois déléguer un simple prêtre pour y procéder. Tout dans cette bénédiction nous rappelle, en même temps que la salutaire pensée de la mort, le dogme si consolant de la résurrection. Le nom lui-même de « cimetière, » qui signifie « dortoir, » nous avertit que la mort n'est qu'un sommeil et que ceux qui viendront y dormir sous le gazon leur dernier sommeil se réveilleront un jour au son de la trompette de l'ange.

Dès la veille du jour où doit avoir lieu la bénédiction d'un nouveau cimetière, on plante en celui-ci cinq croix de bois : une au milieu, assez élevée pour dominer tout le champ de repos, et une autre moins grande en chacun de ses quatre angles. Devant ces croix on plante un pieu de bois ayant trois pointes à son sommet. On a eu soin de placer également un pointe au sommet de la grande croix et à l'extrémité de chacun de ses bras. Ces cinq croix représentent Jésus-Christ qui a vaincu la mort en mourant sur la croix, Jésus-Christ qui a dit devant le tombeau de Lazare : « Je suis la Résurrection et la vie, » Jésus-Christ qui veillera sur les morts ensevelis dans ce cimetière en attendant qu'il les ressuscite à leur tour. Et ces morts sont précisément figurés ici, car le pieu de bois sec planté au pied de ces croix est comme sous leur ombre protectrice.

Le lendemain a lieu la bénédiction proprement dite. L'évêque, ou le prêtre délégué par lui, se rend en procession de l'église au nouveau cimetière, accompagné du clergé et des fidèles. Il est revêtu de la chape et celle-ci est de couleur blanche, précisément parce que c'est une pensée consolante, celle de la résurrection, qui domine dans toute la cérémonie qui va avoir lieu. Des enfants de chœur le précèdent, portant la croix, l'eau bénite, l'encensoir et des cierges de cire dont nous verrons tout à l'heure la destination.

Arrivé au pied de la croix principale plantée au milieu du cimetière, le célébrant s'arrête, se tourne vers l'assistance et lui adresse un discours où il lui explique les rites qui vont se dérouler, leur symbolisme et leur but, qui est de faire de ce champ encore profane une terre sainte, un reliquaire où seront déposés les corps de chrétiens sanctifiés par le baptême, la Sainte Eucharistie et les onctions sacrées des sacrements, des corps de saints qui, après avoir été sur la terre les temples du St-Esprit, ressusciteront un jour glorieux pour aller régner au ciel.

Son allocution terminée, le célébrant allume et place un cierge de cire sur chacune des trois pointes fixées au sommet du pieu planté au pied de la croix. On peut en placer également sur les quatre autres pieux à chaque angle du cimetière. Ces pieux, avons-nous dit, figurent les corps sans vie des défunts ; les cierges allumés qu'on y fixe nous disent que ces corps sans vie renaîtront un jour quand leurs âmes figurées par la flamme des cierges viendront les animer de nouveau. Ces cierges sont en même temps une prière sollicitant pour ces âmes dès maintenant l'entrée dans la lumière éternelle. Ces cierges sont au nombre de trois, pour marquer que c'est au nom et par la vertu de la Sainte Trinité que les corps des morts ressusciteront. Cela fait, le célébrant chante l'oraison suivante : « O Dieu tout-puissant et plein de miséricorde, vous qui êtes le gardien des âmes, l'ancre du salut et l'espérance des fidèles, écoutez avec faveur notre humble prière, daignez par votre bénédiction toute céleste purifier ce lieu et le rendre saint, afin que les corps qui y reposent après le cours de cette vie, méritent au grand jour du jugement la bienheureuse immortalité et une part de la félicité éternelle avec les âmes justes. Par Jésus-Christ, Notre-Seigneur... »

II

Le célébrant et tous les assistants se mettent ensuite à genoux et récitent les litanies des Saints. C'est l'Eglise militante qui se prosterne devant l'Eglise triomphante et l'implore en faveur des pauvres âmes qui composent l'Eglise souffrante

du Purgatoire. Peu avant la fin des litanies, quand on en est arrivé à cette supplication : « *Ut omnibus fidelibus defunctis requiem œternam donare digneris...* Daignez accorder à tous les défunts le repos éternel, » le célébrant se lève et, tenant en main la crosse s'il est évêque, il trace de sa main droite le signe de la croix sur le cimetière, en disant une première fois : « Daignez purifier et bénir ce cimetière. — Nous vous en prions, Seigneur, écoutez-nous, » répond l'assistance. Le célébrant trace un second signe de croix en disant : « Daignez purifier, bénir et sanctifier ce cimetière, » tandis que l'assistance redit la même prière : « Nous vous en prions, Seigneur, écoutez-nous. » Enfin une troisième fois le célébrant trace sur le champ funèbre un large signe de croix accompagné de cette prière : « Daignez purifier, bénir, sanctifier et consacrer ce cimetière, » et une troisième fois l'assistance répond : « Nous vous en prions, Seigneur, écoutez-nous. »

Combien cette triple bénédiction et la solennité avec laquelle elle est donnée doivent nous inspirer une haute idée du lieu saint où reposent nos morts et où nous reposerons un jour ! Ce n'est pas assez pour l'Eglise que cette terre du cimetière soit purifiée et bénite, ce n'est pas même assez qu'elle soit sanctifiée pour recevoir le corps de ses enfants, il faut qu'elle soit consacrée, comme l'ont été ces corps eux-mêmes par les sacrements qu'ils ont reçus pendant leur vie et dont la poussière se mélangera à celle du cimetière.

Quand les litanies des Saints sont achevées, la procession se reforme et parcourt le cimetière que le célébrant asperge d'eau bénite en disant le verset du psaume *Miserere* : « *asperges me...* aspergez-moi, Seigneur, avec l'hysope et je serai pur ; vous me laverez et je deviendrai blanc comme la neige. » Pendant ce temps l'assistance chante le psaume *Miserere* lui-même, que l'on redira tant de fois en amenant dans ce cimetière les défunts qu'on y ensevelira.

Revenu devant la croix, le célébrant récite une seconde oraison. S'adressant au Dieu de la vie et de la mort, il lui dit : « O Dieu qui êtes le créateur de l'univers, le Rédempteur du genre humain et la providence de toutes les créatures visibles et invisibles, nous vous demandons avec une voix suppliante et un cœur dévot de daigner purifier, bénir et sanctifier ce cimetière où après cette vie les corps de vos fidèles doivent reposer. O vous qui par votre infinie miséricorde avez pardonné tous les péchés à ceux qui avaient mis en vous leur confiance, accordez avec bonté la consolation éternelle à leurs corps qui reposent ici en attendant le son de la trompette de votre archange. »

Après cette oraison, le célébrant prend les trois cierges fixés sur les pieux et les transporte sur les croix, de façon qu'il y en ait un au sommet de celles-ci et les deux autres aux extrémités de leurs bras. Pourquoi ce transfert ? C'est pour nous apprendre que l'espérance de la résurrection qui descend avec nous dans la tombe sera réalisée par Jésus-Christ. Il est ressuscité le premier, vivant et glorieux, et les trois cierges allumés sur la croix ne sont qu'un pâle reflet de la gloire dont il jouit dans le ciel ; or il est le premier-né d'entre les morts, comme S. Paul l'appelle, il est notre chef, nous sommes ses membres, nous ressusciterons un jour comme lui et par lui. C'est bien ce qu'exprime le célébrant dans la magnifique préface par laquelle il termine. S'adressant au divin Ressuscité, il l'appelle « jour éternel, lumière indéfectible, clarté éternelle. » C'est lui qui a ordonné à ceux qui ont embrassé sa doctrine de marcher toujours vers la lumière, afin qu'ils puissent se dérober à la nuit de l'éternité et arriver à la clarté de la patrie. C'est lui qui, revêtu de l'humanité, a pleuré Lazare, l'a rendu par sa puissance à la vie et a aussi ressuscité le genre humain accablé sous le poids écrasant des péchés. Enfin il prie le Maître de la vie de donner au dernier jour part avec les saints à ceux dont les corps seront en si grand nombre ensevelis dans cette terre. Et la cérémonie s'achève par le triple encensement de la croix, ou plutôt de Celui qui est mort sur la croix et qui, du haut de cette croix, va protéger le sommeil des générations qui viendront reposer à ses pieds.

III

N'avais-je pas raison, m. f., de vous dire que la bénédiction des cimetières est une cérémonie pleine d'intérêt et d'enseignement ? Outre les leçons qu'elle nous donne et que je vous ai déjà signalées, il en est une sur laquelle je veux attirer votre attention en terminant. Puisque le cimetière est un lieu saint, un lieu sacré, que viendront rendre plus saint et plus sacré encore les corps des saints dont il aura la garde, ayons pour lui un grand respect. C'est à bon droit que l'Eglise exige qu'il soit clos pour empêcher les animaux d'y entrer et d'y causer du dégât ; c'est avec raison qu'elle y interdit les jeux, les assemblées et tout ce qui pourrait le profaner et troubler le sommeil des morts. Ils ne doivent pas servir de lieu de passage, sauf pour se rendre à l'église lorsqu'il entoure celle-ci.

Le cimetière perd sa bénédiction ou est profané pour les mêmes causes qui font perdre aux églises leur consécration ou les profanent, en particulier lorsqu'on y enterre quelque infidèle. Or aujourd'hui où les cimetières dépendent de l'autorité civile, laquelle ne tient plus compte des lois ecclésiastiques, combien se trouvent ainsi profanés et ont perdu leur bénédiction ! C'est pour y remédier qu'à chaque enterrement le prêtre bénit à nouveau et en particulier la tombe où on descend un nouveau cercueil. Grâce à cette précaution et quoi qu'il advienne, vous avez donc la certitude que vos chers défunts reposent en terre bénite. Aimez à prendre soin de ce coin de terre, ne le laissez pas envahir par les mauvaises herbes, ornez-le de fleurs, marquez-le d'une croix, ne serait-ce que d'une humble croix de bois. Venez surtout le visiter souvent ; au cours de ces visites vous prierez

pour vos chers défunts, vous recueillerez les sages conseils qu'ils vous donneront du fond de leur tombe, et vous reviendrez toujours meilleurs de ce pieux pèlerinage. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DU CHRIST-ROI

LE ROI DE VÉRITÉ ET D'AMOUR

Mes frères,

Le « Christ-Roi », fête nouvelle, mais vérité ancienne, aussi vieille que l'Evangile. Le règne du Christ a commencé le jour où Jésus s'est révélé au monde par sa doctrine sublime qui lui apportait la lumière, et par la divine charité dont il vint allumer le feu sur la terre.

I

Jésus-Christ, c'est la lumière des intelligences. Il leur a révélé la vérité. Sans lui, sans cette vérité (car lui et la vérité c'est tout un, il l'a dit : Je suis la vérité), la pauvre raison humaine ne connaît pas grand'chose : elle ne connaît rien des mystères de nos origines et de notre destinée, rien de la vraie grandeur de l'homme, qui réside en son âme, et de la vie surnaturelle, rien de l'au-delà éternel, rien surtout de Dieu Rédempteur, Sanctificateur et Rémunérateur. Et ceux — les arriérés, quoiqu'ils se croient très « avancés » — qui veulent s'en tenir aux seules lumières de la raison, sont, en somme, des êtres incomplets et des aveugles. Tandis que celui qui a la foi, qui croit en l'Evangile, qui se fie à Jésus-Christ et qui humblement et fièrement récite son *Credo*, est un homme qui s'élève très haut, puisqu'il se rapproche de Dieu, et qui voit clair, car il ne sait pas seulement les vérités humaines, mais il connaît la vérité divine.

Demandez aux incrédules, aux sceptiques, aux libres-penseurs que vous connaissez, quel idéal ils donnent à leur vie. Posez-leur cette simple question : « Pourquoi êtes-vous au monde ? » Toutes leurs réponses se ramèneront à celle-ci : « La vie n'a pas pour nous d'autre but que manger, boire, dormir, s'amuser. » Et ils prouvent par leur existence que pour eux, en effet, ils disent vrai. Tout est là : jouir de la vie. Elle est si courte, n'est-ce pas ? et si décevante ! Pressons ce fruit, afin d'en extraire tout ce qu'il peut donner de satisfactions matérielles et sensuelles...

Ainsi leurs regards sont bornés : ils ne voient que la terre et la vie présente, dont il ne leur restera, dans dix, vingt, trente ans, ou bien demain, que quatre planches et quelques pelletées de terre : le néant !

Ah ! qu'on nous interroge donc, nous, les sujets du Roi Jésus, Verbe de Dieu et Maître des intelligences, qui prouve la vérité de son enseignement par son efficacité, les miracles matériels et spirituels de sa toute-puissance, le sang de ses martyrs et la permanence de son Eglise. Nous avons une autre réponse à donner, combien plus belle et plus rassurante ! Car nous avons la certitude que si la terre passe le ciel demeure ; que si le temps nous échappe avec une rapidité vertigineuse, l'éternité nous attend ; que si la mort fermera nos yeux aux pâles rayons d'ici-bas, elle les rouvrira à la lumière éblouissante de là-haut ; que la vie ne nous sera pas ôtée, mais transformée ; que nous vivrons enfin avec Dieu, avec le Christ, avec la Vierge, avec les Saints, avec tous ceux des nôtres qui nous auront précédés, dans notre âme immortelle, et, quand la trompette angélique aura sonné le grand Réveil, dans notre corps ressuscité. Voilà ce que nous savons. Et parce que nous le savons, nous croyons que le tout sur cette terre, ce n'est pas de travailler comme des bêtes de somme, pour arriver à manger et à s'amuser, mais de se sanctifier à la place où Dieu nous a mis, par la prière, par la croix, par le travail, en union avec Jésus connu, obéi, aimé.

D'où je conclus que se soumettre au Christ, c'est marcher à la lumière ; rejeter le Christ, c'est errer dans les ténèbres.

II

Roi de vérité, Jésus est encore roi d'amour. Il veut régner par la charité. « Il a tellement aimé les siens, qu'il les a aimés jusqu'au bout. »

Mystères et miracles de sa charité divine : la Création, l'Incarnation, la Rédemption, l'Eucharistie !

Quand il passait sur les chemins du monde, il prouvait aux hommes son amour, par sa bonté et sa miséricorde.

On l'a vu penché vers les pères, les mères et les sœurs en deuil, et mettre sa toute-puissance au service de leurs cœurs ulcérés ; on l'a vu guérir les possédés, les infirmes et les malades, et nourrir miraculeusement les foules ; on l'a vu pleurer devant le tombeau de ses amis ; on l'a entendu appeler avec tendresse les petits enfants, pour les caresser, les embrasser, les prendre sur ses genoux : « Laissez-les venir à moi ; ne les empêchez pas. »

On l'a entendu consoler les pécheurs et les pécheresses, et leur pardonner : « Va en paix ; tes péchés te sont remis. » On l'a entendu s'identifier avec les humbles et les déshérités : « Tout ce que vous leur ferez, c'est à moi que vous le ferez. » Il n'a jamais repoussé personne. Et s'il lui est arrivé de prononcer des paroles de malédiction ce fut contre les oppresseurs des petits et des pauvres.

Il condamnait dans ses paraboles « le mauvais riche » et le « serviteur sans pitié » — et il glorifiait le « Bon Samaritain » ; il prêchait l'aumône, la miséricorde, la charité ; il disait : « Ne jugez pas et vous ne serez pas jugés ; pardonnez et l'on vous pardonnera. » Il répétait : « Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés » ; il ordonnait : « Aimez vos ennemis ; faites du bien à ceux qui vous font du mal. » Il précisait : « Aimer son prochain comme soi-même, cela vaut mieux

que tous les holocaustes et tous les sacrifices. Si donc tu viens apporter ton offrande à l'autel et que là tu te souviennes que ton frère a quelque chose contre toi, laisse ton offrande devant l'autel et va d'abord te réconcilier avec ton frère... »

Le Christ veut que toutes les relations entre Dieu et l'homme et des hommes entre eux soient des relations d'amour.

C'est ainsi qu'il prétend régner : on l'appelle surtout le « Roi d'amour. » La foi s'épanouit dans la charité ; et au ciel, il n'y aura plus que la charité.

N'espérez donc pas être ses disciples si votre cœur ne brûle pas, pour lui et pour vos frères, de la divine charité.

Pour lui ! Ah ! qui donc n'aimerait Celui qui nous a tant aimés ? Et pourtant il ne serait que trop facile de brosser le tableau des ingratitudes humaines ! Heureusement pour son Cœur sacré de roi si bon, il est encore aimé sur la terre, et beaucoup ! Tandis que le monde corrompu et corrupteur l'oublie ou lui tourne le dos, pour aller « vivre sa vie, » des légions d'âmes, dans le siècle ou dans le cloître, n'ont qu'un programme, celui de S. Paul : « Pour moi, vivre, c'est le Christ, et la mort (qui m'unira définitivement à lui) comblera tous mes vœux. »

Saints et saintes d'autrefois et d'aujourd'hui, martyrs qui lui donnent et leur sang et leur vie, missionnaires qui, au prix de mille fatigues, portent toujours plus loin son nom et son Evangile, vierges qui veillent à ses pieds dans la prière et la pénitence, ou qui se dévouent, pour son amour, uniquement pour son amour, auprès des malades, des orphelins, des vieillards, de tous les malheureux, voilà les âmes réparatrices, celles qui dédommagent Notre-Seigneur des froideurs qu'il essuie sur la terre, celles qui l'empêchent de regretter son Incarnation et sa Passion.

* *

Pour le prochain ! Pardonnez ; donnez. Qu'on ne dise pas de vous que vous repoussez le pauvre qui n'a rien à manger ou le malheureux qui souffre. Soyez bons ! Soyez charitables ! Soyez unis ! Aimez-vous les uns les autres comme il vous a aimés !

M. f., prenons notre place résolument parmi les sujets du Roi Jésus. Gardons-lui notre foi. Gardons-lui notre amour. Attachons-nous à lui ici-bas, pour mériter de vivre avec lui, là-haut. Ainsi soit-il.

POUR LA TOUSSAINT

I

COMMENT ON DEVIENT UN SAINT

Mes frères,

En 609, le pape Boniface IV purifia le Panthéon, le célèbre temple de toutes les divinités païennes. Il y fit transporter, des cimetières et des catacombes de Rome, vingt-huit chariots d'ossements des martyrs et le dédia solennellement à tous les saints sous le vocable de Ste-Marie aux Martyrs. Et il ordonna que l'anniversaire de cette dédicace serait célébré dans toute l'Eglise. En 895, le pape Grégoire IV transféra cette fête du 13 mai au 1er novembre. Ce fut l'origine de la grande solennité de tous les saints.

L'Eglise, en effet, a voulu réunir dans un même culte ceux qui, dans le ciel, partagent le même triomphe : non seulement les saints qui nous sont connus et que déjà elle glorifie dans une fête particulière, mais avec eux, et plus spécialement, tous ceux qui sont passés comme inaperçus ici-bas.

C'est à ces saints ignorés, oubliés, que nous allons demander cette leçon : comment on devient un saint.

I

Il est donc vrai, m. f., qu'en dehors des âmes exceptionnelles par leur mission ou par les grâces extraordinaires reçues, il y a de vrais saints ? Sans aucun doute, car la mission donnée ou la grâce octroyée ne fait pas la sainteté ; s'il en était ainsi, le ciel ne serait l'apanage que d'un très petit nombre d'élus, et cependant S. Jean nous dit, ce matin, qu'il a vu « une foule immense que personne ne pouvait compter, venue de toutes les nations de la terre. » Mais où faut-il les chercher ? Où trouver ces saints dont les exemples seront accessibles à notre faiblesse ? Evidemment ces vrais amis de Dieu dans le ciel devaient être déjà ses amis sur la terre et nous les imaginons facilement vivant dans la prière, le renoncement, la charité, la pratique de toutes les vertus.

Mais y a-t-il un état, une situation sociale qui soit en opposition avec la sainteté requise pour avoir place parmi les élus glorifiés ?

M. f., puisque Dieu a créé tous les hommes pour sa gloire, puisqu'il appelle tous les hommes au salut, puisque Notre-Seigneur a offert les mérites infinis de son sacrifice pour la Rédemption de tous les hommes, tous, riches ou pauvres des biens de la terre, riches ou pauvres des biens de l'intelligence, sont appelés à la sainteté et à tous Dieu donne le moyen d'y parvenir.

Ainsi donc Dieu a glorifié dans le ciel l'humble travailleur des champs qui n'a jamais connu d'autre horizon que son petit coin de terre, l'ouvrier de la grande ville qui n'a eu d'autre ambition que d'élever honorablement sa famille, la mère exemplaire qui, comprenant son rôle plein de grandeur, a pratiqué le dévouement comme une vertu naturelle, l'homme d'affaires, l'industriel, le soldat, le gouvernant, tous ceux qui, mettant leur conscience en harmonie avec la loi divine, ont voulu servir et glorifier Dieu là où il les avait placés, voire même le pécheur qui a réparé ses égarements par son repentir, par la souffrance, par l'expiation et a su retrouver, avec le pardon, l'amour divin. Il n'y a donc pas un homme qui n'ait été appelé à la sainteté et nous pouvons trouver des saints dans toutes les situations sociales.

II

Mais comment les saints sont-ils arrivés à la perfection? Tout d'abord, les saints ont entendu l'appel divin. Ils ont entendu Notre-Seigneur proclamant bienheureux les pauvres, les doux, les pacifiques, les purs, les humbles, les persécutés.

Or la vie leur avait apporté tant de déboires et les joies qu'elle leur a fait goûter étaient mêlées de tant d'amertume qu'en entendant la parole du Maître qui promet le bonheur à tout ce que le monde méprise un grand espoir est né dans leurs âmes. Ils ont cru que le Maître ne pouvait pas les tromper — « Je suis la vérité » — et qu'en suivant son appel ils trouveraient la béatitude : « Je suis la voie et la vie ».

Non seulement ils ont entendu, ils ont cru, mais ils ont vu le Maître pratiquant les vertus qu'il annonce.

L'humilité qui fait que Notre-Seigneur ne cherche pas à dominer ceux qu'il évangélise : « Je ne cherche pas ma gloire, mais la gloire du Père qui m'a envoyé. » Et vous, « gardez-vous de faire vos œuvres de justice pour être vus, autrement vous n'aurez pas la récompense de votre Père qui est dans les cieux. »

La charité qui le fait se pencher sur toutes les souffrances physiques pour les guérir, sur toutes les souffrances morales pour les consoler. Et ils l'entendent dire : « Ce que vous ferez au plus petit d'entre mes frères, c'est à moi que vous l'aurez fait. » Et surtout « que votre main gauche ignore le geste de votre main droite et votre Père qui voit dans le secret vous le rendra. » La charité qui le fait se pencher sur le mal des âmes : le péché, pour le pardonner. Et ils l'entendent dire : « Si tu présentes ton offrande à l'autel et que tu te souviennes que ton frère a quelque chose contre toi, laisse là ton offrande et commence par te réconcilier avec ton frère ; — Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent et priez pour ceux qui vous persécutent. »

Le détachement des biens de ce monde : « Le Fils de l'Homme, dit-il, n'a pas à lui une pierre où il puisse reposer sa tête. » Et à ceux qui veulent être ses disciples il dit : « Vous ne pouvez pas servir deux maîtres : Dieu et l'argent ; — Ayez confiance en la Providence de mon Père qui nourrit les oiseaux du ciel et qui a vêtu les lis plus magnifiquement que Salomon ne l'était dans sa gloire ; — Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice et toutes choses vous seront données par surcroît. »

Le renoncement à lui-même : « Je ne cherche pas à faire ma volonté, mais la volonté de Celui qui m'a envoyé. » Et à l'heure tragique de son agonie, ils l'entendent dire : « Mon Père, que votre volonté soit faite et non la mienne. »

C'était bien la pratique de son enseignement, puisqu'il avait dit : « Ce ne sont pas ceux qui disent : « Seigneur, Seigneur, » qui entreront dans le Royaume des cieux, mais celui qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux. »

M. f., les saints, en lisant l'Evangile, ont entendu l'enseignement de Notre-Seigneur, et, comme les foules dont parle S. Mathieu (VII, 28), « ils étaient dans l'admiration de sa doctrine. » Non pas une admiration platonique qui serait demeurée sans résultat, mais une admiration qui les détermina à mettre leurs pieds dans les pas du Maître.

III

Comprendre la doctrine de Notre-Seigneur, entendre son appel ne suffit pas pour être un saint, il faut le suivre. Et les saints ont voulu le suivre. Ils ont pensé : « Que sert à l'homme de satisfaire ses penchants, d'entasser des richesses, de jouir de la vie, de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ? »

Alors, à l'exemple de Jésus-Christ, ils n'ont pas cherché autre chose que faire la volonté de Dieu dans le milieu où la Providence les avait placés. Le devoir journalier, par lui-même, ne nous impose-t-il pas beaucoup d'actes d'humilité, de charité, de renoncement? Essayez, m. f., de remplir parfaitement tous vos devoirs envers Dieu par la prière, envers le prochain par la charité, envers vous-mêmes par les vertus, et vous verrez qu'il vous faudra parfois, à certaines heures, être héroïques.

Les saints que l'Eglise célèbre aujourd'hui n'ont pas hésité. Ils ont voulu servir Dieu dans le devoir journalier, qui est l'expression même de sa volonté.

Le saint est l'homme qui, dans sa situation modeste ou brillante, peu importe, sert Dieu héroïquement et par amour.

Les saints ont lutté contre eux-mêmes, parce que notre nature pervertie recherche sans cesse ce qui la flatte. Elle est faible et souvent lâche devant le devoir. Le péché ayant ouvert la porte à nos passions, celles-ci sont toujours en révolte et la lutte qui se livre dans les âmes, pour être invisible, n'en est pas moins la plus pénible et la plus glorieuse.

Les saints ont lutté contre le démon, cet ange mauvais qui se cache sans cesse pour nous mieux séduire et se sert pour cela d'un monde perverti que vous connaissez bien.

Le monde est si facile dans sa morale, si faux dans ses maximes, si séduisant dans ses promesses, dans ses fêtes, il a de si puissants filets pour nous saisir, qui pourtant ne sont tissés la plupart du temps qu'avec des dentelles, que les saints se sont défiés du monde et ont lutté contre lui.

Enfin les saints ont été fidèles.

Dans le dernier voyage de Notre-Seigneur à Jérusalem, tandis qu'il montrait à ses disciples la nécessité d'être tout entier au service de Dieu, l'un d'eux lui dit : « Seigneur, je vous suivrai, mais permettez-moi d'abord de disposer de ce qui est dans ma maison. » Et Jésus lui répond : « Quiconque met la main à la charrue et regarde en

arrière n'est pas propre, n'est pas apte au royaume de Dieu. » (Luc, IX, 62).

Les saints ayant entendu et compris la doctrine de Notre-Seigneur ont voulu en vivre, ont lutté pour le suivre et ont été fidèles à leur détermination. Si, par faiblesse, un jour ils ont failli, ils se sont relevés par la pénitence, mais jamais ils n'ont regardé en arrière, c'est-à-dire jamais ils n'ont regretté de s'être mis au service divin, pour retourner à une vie de péché. Voilà le secret de leur sainteté.

* *

M. f., vous connaissez la parole de S. Augustin : « Ce que ceux-ci et celles-là ont fait, pourquoi ne le ferai-je pas ? »

N.-S. Jésus-Christ est là près de nous dans la prière, dans ses sacrements, dans son Eucharistie. Il est là pour nous aider à accomplir la volonté de son Père dans nos devoirs journaliers et par amour pour lui.

Si nous savons avec lui vouloir, lutter, être fidèles, nous prendrons place dans la grande famille des saints, la vie présente nous conduira pas à pas jusqu'à la porte du Paradis et à l'heure de la mort nous n'aurons plus qu'à entrer dans la béatitude. Ainsi soit-il.

II

LES SAINTS INCONNUS

Mes frères,

La Sainte Eglise, en instituant cette fête de la Toussaint, a eu un triple but : nous faire honorer les milliers de saints inconnus qui n'ont pas leur fête au cours de l'année, nous les faire invoquer et imiter.

I

Qu'il y ait, m. f., une multitude de saints inconnus de nous, inconnus de l'Eglise elle-même, c'est certain. Nous n'honorons par une fête particulière que les saints canonisés ou ceux dont le culte est immémorial. Mais pour placer un de ses enfants sur les autels, l'Eglise exige qu'il ait pratiqué les vertus chrétiennes à un degré héroïque et qu'il ait prouvé, si je puis ainsi parler, son admission au ciel par des miracles incontestables. Heureusement Dieu n'en demande pas tant pour faire entrer ses saints en Paradis : il veut seulement qu'on ait observé ses commandements. Pour entrer au ciel, il n'est pas nécessaire d'avoir reçu de Rome le titre de saint, il suffit d'avoir quitté ce monde dans la grâce et l'amitié de Dieu. Or depuis que l'Eglise existe, pour ne parler que des saints du Nouveau Testament, car l'Ancien a les siens, très nombreux aussi, combien sont ainsi morts dans l'amitié de Dieu !

Combien de martyrs, d'abord ! Pendant les trois premiers siècles de l'ère chrétienne, la persécution sévit de façon presque continuelle à Rome et partout où se trouvaient des catholiques. Pendant ces trois siècles, près de dix millions de chrétiens versèrent leur sang pour Jésus-Christ. Depuis, combien d'autres sont morts martyrs au Japon, en Chine, en Afrique, où les missionnaires, depuis des siècles, vont prêcher et où jusqu'au siècle dernier presque tous mouraient dans d'affreux supplices avec les chrétiens convertis par eux ! Et en Europe même, combien sont morts pour leur foi au cours des guerres de religion, pendant la grande Révolution ! Combien de catholiques polonais furent déportés en Sibérie par les empereurs schismatiques, combien d'Arméniens furent massacrés par les musulmans fanatiques ! Hier c'était au Mexique que la persécution multipliait les martyrs ; demain, ce sera en Espagne peut-être, ou ailleurs. Or ce sont là, à n'en pas douter, autant de saints qui ont aimé Dieu jusqu'à l'héroïsme, puisqu'ils lui ont donné leur vie. Leurs noms ne sont peut-être pas inscrits sur les martyrologes de l'Eglise, mais ils le sont certainement sur les registres du ciel.

A côté de ces martyrs, que de saints pontifes et de saints prêtres ont consumé, depuis 1900 ans, leur vie au service du bon Dieu et au service des âmes, soit à la tête des diocèses, soit à la tête des paroisses ! Que de peines ils se sont données pour faire connaître le bon Dieu et le faire aimer, pour encourager la vertu et combattre le vice, soutenir les bons, ramener les méchants ! Ils ont passé leur vie à ouvrir le ciel aux autres, comment n'y seraient-ils pas entrés eux-mêmes ?

Et les saints religieux, qui en dira le nombre ? Au temps de S. Hilarion et de S. Antoine, c'est par milliers qu'ils fuyaient le monde et ses dangers et se retiraient dans les déserts d'Egypte et de la Thébaïde, pour y vaquer au travail et à la prière. En Occident avec S. Benoît ils s'enfoncent au sein des forêts impénétrables qu'ils abattent. Progressivement ils défrichent les plaines et les coteaux que vous cultivez aujourd'hui, tout cela en silence comme le veut leur règle, tout cela avec la prière sur les lèvres, tout cela en pratiquant chaque jour l'abstinence la plus rigoureuse. Et quand ils avaient bien travaillé et peiné tout le jour, comme le font encore aujourd'hui les Bénédictins, les Cisterciens, les Chartreux et bien d'autres, à minuit ils se relevaient pour se rendre au chœur et y chanter les trois nocturnes de Matines et les Laudes. Comment, après une pareille vie, ne seraient-ils pas allés au ciel tout droit ?

Aujourd'hui, la plupart des religieux ne défrichent plus la terre, mais ils défrichent les âmes, et ce n'est pas une tâche moins pénible. Dans les cloîtres, les vierges consacrées à Dieu vaquent à la prière. Dans les hôpitaux ou au chevet des malades qu'elles vont visiter, elles soignent les membres souffrants de Jésus-Christ, pansent les plaies, consolent les affligés, remplacent auprès des vieillards leurs enfants oublieux et servent de mères aux enfants qui n'en ont plus. Elles passent ici-bas inconnues du monde ; après leur mort elles et leurs bienfaits sont vite oubliés des hommes, mais ni Dieu ni l'Eglise ne les oublient : c'est leur fête que nous célébrons aujourd'hui.

Et dans le monde, de tout temps ils furent nombreux et ils le sont encore aujourd'hui, les bons chrétiens qui servent Dieu pieusement chacun dans leur état. Vous en avez connu, de ces bons pères de famille qui marchaient droit leur chemin, remplissaient leurs devoirs religieux envers Dieu sans s'occuper du qu'en-dira-t-on, charitables dans leurs paroles et dans leurs jugements, serviables envers tous ; ils ont été pendant de longues années l'exemple vivant de leur famille et l'édification de leur paroisse. Vous en avez connu, de ces femmes sérieuses, tout entières au soin de leur ménage et à la direction de leur maison. Avec quelle tendre fermeté elle ont su élever leurs enfants, de quelle vigilance elle les ont entourés, que de prières elles ont fait monter vers le ciel pour qu'ils restent toujours fidèles à Dieu et méritent d'aller les rejoindre au ciel ! Et ces pieuses filles qui, vouées au célibat, étaient les anges gardiens de leurs familles et les dévouées auxiliaires de leur pasteur, quel n'était pas leur zèle pour la décoration de la maison de Dieu, leur empressement aux exercices de piété, leur ferveur à s'approcher des sacrements ! Tous ces bons chrétiens, toutes ces ferventes chrétiennes sont morts comme ils avaient vécu, ils se sont endormis pieusement dans la paix du Seigneur, ils sont morts de la mort des justes, ils peuplent le ciel et forment cette multitude de saints que l'Eglise honore aujourd'hui et qu'elle nous invite à honorer, et cela avec raison, car tous ont été l'élite de l'humanité, l'honneur de nos paroisses, ils ont été et ils restent les protecteurs dévoués de vos familles.

II

Et c'est pour cela qu'il ne faut pas seulement les honorer, mais encore les invoquer. Vous aurez, m. f., à prier certains saints qui vous sont mieux connus ou qui vous inspirent une confiance spéciale, et ce n'est pas moi qui vous en blâmerai. Vous priez les saints patrons dont vous avez reçu les noms au baptême, et vous avez raison. En proposant chaque jour de l'année un saint particulier à votre vénération, l'Eglise vous invite à le prier et vous le ferez toujours avec profit. Mais, m. f., tout en priant ces différents saints, n'oubliez pas les autres. Imitez l'Eglise, qui, après avoir, dans ses grandes litanies, invoqué nommément quelques saints martyrs, quelques saints patriarches ou prophètes, quelques pontifes et quelques moines, quelques pieuses vierges et quelques saintes femmes, les invoque ensuite tous collectivement : « *Omnes sancti patriarchœ et prophetœ, omnes sancti martyres, omnes sancti pontifices et confessores,* dit-elle, *omnes sancti monachi et eremitœ, omnes sanctœ virgines et viduœ, orate pro nobis.* » Et comme si cela ne suffisait pas à son désir de n'en oublier aucun, elle termine par cette invocation : « *Omnes sancti et sanctœ Dei, intercedite pro nobis.* O vous tous, saints et saintes de Dieu, intercédez pour nous. »

Dieu seul connaît le sort des chers morts qui vous ont quittés. Sont-ils en purgatoire, sont-ils en enfer, sont-ils au ciel ? C'est son secret. Mais il n'est certainement aucune de vos familles qui ne compte des saints et des saintes parmi ses ancêtres, des saints dont vous portez le nom, dont vous habitez les demeures et dont le sang continue de couler dans vos veines. Voilà surtout, m. f., les saints qu'il vous faut invoquer, non seulement en cette fête de la Toussaint, mais tous les jours. S'il en est qui s'intéressent à vous, qui veulent votre bonheur ici-bas, qui souhaitent votre salut éternel, ce sont évidemment ceux-là. Pourquoi ne vous avouerais-je pas que personnellement j'ai souvent recours à eux ? En voyant tant de mes paroissiens de la terre si indifférents à leur salut, si peu fidèles aux saints offices, si paresseux à s'approcher des sacrements, risquant à tout instant leur éternité en demeurant des années dans le péché, j'ai recours à mes paroissiens du ciel et leur dis : « Saints et saintes de Dieu que cette paroisse a produits, vous surtout que j'ai assistés au sortir de ce monde et à qui j'ai ouvert le ciel, aidez-moi à sanctifier, à convertir si besoin est, et à sauver tous ces enfants que vous avez laissés ici-bas. Vous les aimez et vous désirez vivement les voir un jour vous rejoindre au ciel et c'est à moi qu'incombe la difficile mission de les y conduire ; de grâce, aidez-moi par vos prières. Il en est qui sont sourds à mes recommandations, qui s'irritent même de mes remontrances ; faites-leur comprendre que je ne veux que leur bien et rendez-les dociles à ma voix comme vous l'étiez vous-mêmes à la voix des pasteurs qui m'ont précédé. »

III

Que les morts s'intéressent dans l'autre monde aux parents qu'ils ont laissés en ce monde-ci, nous en avons une preuve irréfutable dans l'Evangile, et c'est Jésus-Christ lui-même qui nous la fournit. Vous connaissez tous la parabole du mauvais riche. Ce malheureux, après une vie égoïste et sensuelle, avait mérité d'être enseveli en enfer, où il souffrait horriblement. Ne pouvant obtenir pour lui aucun soulagement, pas même celui d'une goutte d'eau, il faisait à Dieu cette prière : « Du moins, envoyez avertir mes frères que j'ai laissés sur la terre et qui vivent aussi mal que je l'ai fait. Dites-leur de se convertir pour qu'ils ne viennent pas me rejoindre ici et partager mes tourments. »

Vous le voyez, m. f., vos parents auraient-ils été de mauvais chrétiens sur la terre, vous auraient ils donné le mauvais exemple pendant leur vie, seraient-ils, ce qu'à Dieu ne plaise, en enfer, ils continuent de vous aimer, et s'ils pouvaient revenir sur la terre, ce serait pour vous dire : « Oh ! ne m'imitez pas, soyez plus sages que moi, servez le bon Dieu mieux que je ne l'ai fait. » Voilà ce que nous diraient nos parents, même s'ils étaient damnés ; combien plus nous veulent-ils du bien s'ils sont en purgatoire, ce vestibule du ciel, s'ils

sont au ciel, surtout, qui est le royaume de l'amour et de la charité !

Invoquons donc tous les saints, ceux surtout auxquels nous unissent les liens du sang, de l'amitié ou de la communauté de vie, mais surtout imitons-les. Et ce n'est pas difficile. La plupart de ces saints n'ont rien fait d'extraordinaire, et c'est pourquoi ils sont restés inconnus du monde. Ils se sont contentés d'observer les commandements de Dieu et de l'Eglise. Or Dieu ne nous en demande pas davantage pour nous ouvrir le ciel à nous aussi. « Si vous voulez entrer en la vie éternelle, dit Jésus-Christ, gardez les commandements. » Cela suffit. Nous sommes de pauvres pécheurs qui trébuchent souvent, mais les saints l'ont été comme nous, comme nous ils sont nés avec le péché originel, comme nous ils ont été tentés par le démon et ont eu à lutter contre le monde et leurs passions. S'ils sont tombés parfois, ils se sont relevés courageusement par de bonnes confessions. Imitons-les, prions comme eux, sanctifions le dimanche comme eux, approchons-nous souvent des sacrements comme eux, comme eux soyons bons, patients et charitables, et nous deviendrons des saints comme eux. Ainsi soit-il.

A L'ÉCOLE DES SAINTS

XLVIII

SS. CHRYSANTE ET DARIE : LE MARIAGE

Mes frères,

Voici un exemple assez rare dans le cycle des fêtes : celui de deux époux qui se sanctifièrent si bien l'un par l'autre que l'Eglise a tenu à les honorer tous deux, d'un culte commun, le même jour.

I

En dépit de son nom d'allure grecque, Chrysante était un noble romain qui joignait aux illustrations traditionnelles de sa race la gloire plus haute de pratiquer la religion du Christ. Quand il résolut de se marier, son choix se porta vers une jeune fille nommée Darie, qui appartenait, elle aussi, à l'aristocratie de l'empire.

Les situations sociales des deux fiancés étaient équivalentes, les fortunes probablement aussi, de sorte que ce mariage d'amour était aussi un mariage de raison. Cependant une dissidence profonde existait entre les deux époux. Darie était païenne, sans trop de zèle sans doute et avec cette nuance accusée de scepticisme qu'il était de bon ton, dans les classes supérieures, d'affecter, à l'égard des dieux du paganisme, décidément trop démodés. Il n'en demeurait pas moins que les deux conjoints avaient une conception complètement différente du lien qui les unissait.

L'époux, fidèle à la doctrine chrétienne qu'il avait approfondie dans la lecture des Epîtres de l'apôtre Paul, considérait à bon droit les engagements qu'il avait pris comme surnaturalisés par le sacrement de mariage et comme comportant des obligations sacrées dont il aurait à répondre devant Dieu. Chef de famille, il se sentait tenu de donner à celle qui s'était confiée à lui, non seulement l'appui et les directions nécessaires, mais aussi cette tendre affection qui a sa source dans la charité divine. L'épouse, au contraire, ne pouvait comprendre ses devoirs qu'en fonction des lois civiles qui réglementaient le contrat matrimonial et qui la soumettaient à la puissance maritale d'une manière rigoureuse.

Le mariage de l'antiquité romaine, en effet, malgré quelques solennités rituelles comme le sacrifice aux dieux lares, était essentiellement un pacte civil, régi par la loi, et qui impliquait la sujétion de la femme à ce point que — du moins aux époques primitives — son mari avait sur elle le droit de vie et de mort. Les mœurs, en s'adoucissant, avaient quelque peu tempéré cet esclavage. La formule séculaire des épousailles : « Ubi Caius, ibi Caia » avait commencé à prendre une certaine réalité en ce sens que le maître ne pouvait plus disposer de sa conjointe suivant les caprices de sa tyrannie. Toutefois il demeurait libre de la répudier, de la reléguer dans l'ombre du gynécée, de la faire souffrir de mille façons ; et il eût été fort surpris si on lui avait annoncé que cette compagne avait une âme égale à la sienne et d'inviolables droits auxquels il ne lui était pas permis de toucher.

Cette divergence de vues aurait pu produire de fâcheux effets si le bon et pieux Chrysante n'avait su, tout de suite, gagner l'affection et l'estime de son épouse et prendre sur elle une influence infiniment plus efficace que ne l'aurait été une autorité despotique. Il fit si bien que, peu à peu, les sentiments de Darie se modifièrent, que son intelligence s'éclaira à la lumière de la vérité révélée et qu'elle demanda bientôt la faveur de recevoir le baptême. A partir de cet heureux moment, l'union devint totale au foyer, puisqu'elle assemblait enfin toutes les idées, tous les désirs et qu'elle attirait sur la maison les meilleures bénédictions du Très-Haut.

Remplis de gratitude à l'égard du Dieu qui leur prodiguait ainsi ses grâces, les deux époux résolurent de consacrer leurs jours à le faire connaître et aimer. Sans relâcher le moins du monde leurs doux liens familiaux, ils occupaient tous leurs loisirs à enseigner la doctrine révélée à ceux qu'ils pouvaient atteindre. Leurs relations étaient nombreuses ; ils les étendirent encore afin d'opérer plus de bien. Une véritable multitude de personnes, dont beaucoup appartenaient aux sphères les plus hautes de la société, se laissa doucement convaincre.

Mais une pareille propagande était un crime contre l'Etat. Les Augustes avaient beau, personnellement, se rire des fables mythologiques dont ils saisissaient parfaitement l'inanité, ils estimaient pourtant que la conservation d'un culte public, officiel, constituait une garantie précieuse d'ordre moral pour le maintien de l'ordre public.

Ce raisonnement n'eût pas été mauvais s'ils l'avaient appliqué à la religion véritable, qui préconise la soumission des sujets aux autorités temporelles, pour autant qu'elles sont légitimes. Mais par malheur les souverains, pervers ou mal informés, jugeaient précisément que, seule, la doctrine du Christ était incompatible avec l'organisation de la société. Ils admettaient les divinités les plus exotiques, les cultes les plus bizarres et les plus immoraux, comme, par exemple, les mystères d'Eleusis, qui faisaient une rude concurrence aux dieux de la Rome primitive. Seul, l'Eternel était impitoyablement banni et, comme l'a dit Bossuet, « tout était dieu, excepté Dieu lui-même. »

Chrysante et Darie furent dénoncés au préfet de la Ville, un certain Celerinus, qui s'empressa d'envoyer des licteurs pour les appréhender. Conduits au prétoire du tribun Claudius, ils furent sommés d'abjurer leur foi. Ils s'y refusèrent énergiquement. Alors on tenta de les y réduire en essayant sur eux divers supplices. En vertu d'un arrêt cruel, Chrysante fut d'abord livré aux bourreaux. Mais lorsque les soldats essayèrent de l'attacher sur l'instrument de la torture, les liens qui l'entravaient se rompirent soudainement, car le pouvoir du Seigneur le protégeait. On voulut le traîner en prison : là encore les chaînes se brisèrent. Le tribun imagina alors, avec cette barbarie raffinée qui nous épouvante actuellement, mais qui ne surprenait personne alors, d'enfermer le martyr dans un taureau d'airain et de l'exposer ainsi à la chaleur torride du soleil méridional. Contre toute attente, le héros sortit vivant de l'épreuve. Ce ne fut que pour être enfermé dans un noir cachot qui s'illumina mystérieusement aussitôt qu'il y eut pénétré.

Cependant Darie était soumise à des tourments plus effroyables encore pour une âme pure et sainte. On ne voulait rien moins que lui ravir, de force, son honneur. Mais Dieu, qui n'abandonne jamais ses fidèles, fit surgir miraculeusement un lion aux côtés de la vaillante femme, que nul n'osa plus dès lors approcher.

La rage des persécuteurs était à son comble. Il fallait en finir à tout prix avec ces criminels tenaces qui défiaient toute la puissance de l'empire. Le Seigneur, d'autre part, jugeait que ses témoins avaient assez souffert et que l'heure avait sonné pour eux de ceindre la couronne de gloire. On les entraîna donc, en suivant la via Salaria, vers un arénaire, c'est-à-dire vers une de ces carrières de sable si nombreuses aux alentours de Rome. Là on les accabla à coups de pierre, et leurs âmes s'envolèrent pour cueillir les palmes éternelles, sans qu'ils aient été plus séparés dans la mort qu'ils ne l'avaient été durant leur séjour ici-bas.

II

Le mariage, qui attache deux personnes étroitement l'une à l'autre, qui met en commun leurs âmes, leurs volontés, leurs désirs, a été établi par Dieu même, et cela depuis le commencement du monde. Les législations humaines sont intervenues, depuis les époques les plus reculées, pour préciser certains détails, régler les modalités du contrat, assurer l'exécution de ses clauses, fixer les conséquences qui en résultent. Mais, dans son essence, le mariage est extérieur à elles et il leur demeure supérieur, car il émane du Législateur souverain.

Toutefois, autant que dura l'Ancien Testament, le mariage, quoique fondé par le Seigneur et régi par le code théocratique, demeurait un pacte de l'ordre naturel. Il conservait même quelques imperfections, comme, au temps des patriarches, la pluralité des épouses et, jusqu'au Christ, la faculté de répudiation. Lorsqu'il promulgua sa loi d'amour, Notre-Seigneur voulut renforcer l'autorité et le prestige du mariage, base de toute société. Dans ce but, il l'éleva à la dignité de sacrement, lui conférant ainsi le pouvoir de communiquer la grâce.

Remarquons en passant que ce sacrement est le seul dont les laïques soient les ministres ordinaires. En effet, il arrive assez rarement qu'un simple fidèle soit appelé à baptiser et tous les autres sacrements échappent radicalement à son pouvoir. Dans le mariage catholique, au contraire, ce sont les deux conjoints qui, par leur consentement mutuel, opèrent eux-mêmes l'œuvre divine; et le prêtre qui préside la cérémonie n'est que le témoin officiel, délégué par l'Eglise afin que l'authenticité de l'acte soit inattaquable.

Si le Sauveur a tenu à rehausser ainsi le mariage et le rôle des époux dans la réception du sacrement, c'est sans doute pour mieux souligner l'importance considérable de cet engagement, tant au point de vue individuel qu'au point de vue général. En effet, la Providence a eu un double but en créant cette union. Elle a voulu venir d'abord en aide aux faiblesses des hommes, qui, sans cesse assaillis par des tentations violentes, doivent lutter contre un ennemi qui se redresse après chaque défaite. Mais surtout le bon Dieu tenait à assurer, dans des conditions régulières et stables, la conservation et la propagation de la race à laquelle nous appartenons et qui lui est d'autant plus chère qu'après l'avoir comblée de toutes sortes de facultés supérieures, il a voulu la choisir pour sa famille d'adoption.

Il fallait donc assurer la dignité de ce pacte et sa stabilité en même temps, pour que le plan divin fût réalisé. La Loi Nouvelle y parvint parfaitement en posant, d'une façon plus rigoureuse que jadis, le double principe de l'unité et de l'indissolubilité matrimoniales.

L'unité d'abord. On sait quels inconvénients produit la polygamie, pratiquée encore dans les pays musulmans ou dans les peuplades sauvages. Elle dénature complètement la notion de mariage, basée sur l'entente et la confiance réciproques, en établissant un maître, souvent despotique, qui règne sur un troupeau d'esclaves. Elle multiplie

les rivalités, qui parfois s'achèvent en des drames. Elle est essentiellement nuisible à l'éducation des enfants. Il serait facile de soulever contre elle mille griefs encore. Aussi n'a-t-elle jamais été tolérée que dans les régions de civilisation inférieure, et le Christ, qui tenait à élever ses enfants au-dessus des médiocrités vulgaires, s'est empressé de l'interdire de la façon la plus absolue.

Il a également proscrit cette autre forme de polygamie que l'on pourrait appeler « successive », par opposition à la polygamie « simultanée ». Autrefois, même chez les Juifs, rien n'était plus facile que de renvoyer une épouse qui avait cessé de plaire, pour en prendre une nouvelle. Le moindre prétexte y suffisait, et les prétextes ne manquaient jamais. Depuis qu'une loi criminelle a autorisé, pour la première fois depuis les barbaries du paganisme, le divorce en France, nous en voyons trop les résultats funestes pour qu'il soit utile d'y insister. Les unions, conclues à la légère, se brisent plus facilement encore. De là des disputes, des rixes, des coups de revolver parfois, des scènes qui ont leur épilogue devant les tribunaux de répression. Si même les choses ne vont pas jusqu'à ce point, il reste toujours que la famille est désunie, que les époux, méfiants d'abord, deviennent vite malheureux, et que les enfants, véritables orphelins quoique leurs parents vivent encore, sont les premières et les plus lamentables victimes de ce désordre moral.

Nous pouvons donc mieux apprécier la sagesse divine du Christ, qui, pour obvier à tant de dangers, proclame l'indissolubilité absolue du mariage, en vertu de cet axiome que l'homme est inapte à défaire ce qui a été établi par le Seigneur lui-même : « Quod Deus conjunxit, homo non separet. » Aucun article de loi civile ne peut s'opposer au vouloir divin.

De ce qui précède, il est facile de conclure qu'une chose aussi grave que le mariage doit, à côté de ses avantages considérables, comporter des devoirs qui en font la contre-partie. Ces devoirs eux-mêmes sont une garantie, car ils maintiennent l'union des époux dans cette atmosphère de noblesse, d'affection, d'entente, de solidarité qui la préserve des entraînements où pourraient les faire glisser les fantaisies de leurs caprices. Sur les obligations, librement consenties par les conjoints lorsqu'ils ont échangé leur serment devant l'autel de Dieu, nous n'appuierons pas longuement. Vous les connaissez assez, m. f.

La fidélité, d'abord, la fidélité avant tout, toujours et quand même, ainsi que la nécessité morale de se rendre aux demandes légitimes et raisonnables de celui entre les mains duquel on s'est remis, corps et âme. Ajoutons à cela la tendresse et la confiance réciproques, ainsi que le mutuel respect que se doivent l'une à l'autre deux âmes créées par Dieu et baptisées dans le sang du Christ. Le mari aura la charge spéciale de diriger les affaires temporelles, morales ou sociales du ménage ; la femme, de son côté, sera tenue d'obéir, car, bien qu'elle soit la compagne chérie et vénérée de l'homme, elle ne saurait prétendre à s'établir comme son égale.

Puis, plus tard, quand le sourire des enfants sera venu illuminer le foyer, de nouveaux devoirs se dessineront : celui d'aimer, d'élever, de corriger même et d'éduquer cette jeunesse que l'on devra s'efforcer de doter de principes religieux, pour qu'à son tour elle puisse se rendre digne de continuer l'œuvre prévue par le plan de Dieu et qu'elle passe aux générations futures le flambeau de la foi et de l'honneur que vous lui aurez vous-mêmes transmis.

LES FÊTES DE L'ÉGLISE

XCI

LA TOUSSAINT

Le cycle de l'année liturgique s'avance. Nous n'avons pas eu de fête depuis celle du Saint Rosaire, ou plutôt tout le mois d'octobre n'a été qu'une fête, la fête de l'*Ave Maria,* puisque chaque soir nous sommes venus prier Marie dans ses sanctuaires comme au mois de mai. Toutefois, le mois de Marie, c'était l'allégresse, l'espérance, le printemps spirituel ; c'étaient la jeunesse, la vie et les fleurs avec les chants joyeux. Le mois d'octobre, c'est l'automne, la maturité, la tristesse, c'est le mois des fruits, mais plus encore que le mois de mai, c'est la prière. Après les illuminations pascales nous sommes entrés dans la vie unitive ; l'âme est plus grave, plus pure, plus réfléchie, plus surnaturelle. Elle comprend mieux la douceur de la vie céleste, elle éprouve une sainte mélancolie qui n'est que la nostalgie du ciel.

I

La nature semble s'unir à ces pieuses harmonies. Elle va vers son déclin, vers la mort, mais vers la mort d'où renaîtra la vie, le printemps, symbole de la jeunesse éternelle. Les deux ordres, chacun à sa manière, se réunissent en quelque sorte dans les mêmes pensées, les mêmes sentiments, les mêmes aspirations. L'Eglise, à qui rien n'échappe des mystères de la nature et de la grâce, les embrasse tous et tire des uns et des autres des leçons touchantes qui agissent sur les âmes pour les éclairer et les élever. Elle nous rappelle les saints du ciel, dans la compagnie desquels nous sommes appelés à vivre auprès de Dieu. Elle nous rappelle aussi ceux qui nous ont quittés, qui n'ont fait que changer de vie et qui ne sont pas encore arrivés au ciel, parce qu'ils n'ont pas achevé de se purifier. Elle se réjouit de la gloire des uns, dans la fête de la Toussaint ; elle compatit aux misères des autres, qu'elle travaille à abréger avec une sollicitude toute maternelle, par les prières de la Commémoration des défunts.

Tant que l'Eglise fut reléguée par les persécutions dans les Catacombes, elle ne put prendre son essor ni rendre à ses martyrs le culte public

que méritaient leur foi et leurs souffrances. Ce n'est qu'au commencement du VII^e siècle, quand l'empire romain fut écroulé et que de jeunes nations converties au christianisme assurèrent un avenir nouveau de paix, de justice et de liberté, qu'elle mit ses héros à l'honneur. Rome avait accueilli tous les dieux, elle n'avait persécuté que Jésus-Christ, dont la doctrine condamnait sa philosophie et ses mœurs. Marcus Agrippa avait bâti un temple dédié à tous les dieux, à Rome même, le Panthéon, par reconnaissance pour ces dieux à qui l'empire attribuait sa puissance et sa prospérité. Quand Rome fut renversée et conquise par le Christ, l'Eglise s'empara du Panthéon, à qui elle laissa d'ailleurs son nom, avec, sur le fronton, celui de Marcus Agrippa, et elle le consacra à la Sainte Vierge ainsi qu'aux martyrs. De là son nom nouveau de « Sainte Marie aux Martyrs. » Ces martyrs n'avaient-ils pas été divinisés par la grâce, par la présence du Saint-Esprit qui habitait en eux ? Le nom de Panthéon demeurait donc justifié.

En l'an 609, le 13 mai, le pape Boniface IV ouvrit les Catacombes. Vingt-huit chars magnifiquement ornés l'accompagnaient. Il les remplit des reliques des saints martyrs et les conduisit parmi l'allégresse unanime à Sainte Marie des Martyrs, où ils devaient à jamais reposer dans la gloire. Ce fut la première glorification des martyrs, la première fête de la Toussaint.

Un siècle plus tard, en 732, Grégoire III construisit à Saint-Pierre du Vatican un oratoire en l'honneur « du Sauveur, de sa sainte Mère, des saints apôtres, de tous les saints martyrs, confesseurs, justes parfaits, qui reposent par toute la terre. » Le pape avait compris que la paix régnant dans le monde et l'ère des persécutions étant close, s'il n'y avait plus que peu de martyrs, il restait cependant d'immenses légions de justes qui méritaient d'être honorés et dont le crédit était puissant auprès de Dieu. C'est pourquoi il étendit le culte des martyrs à tous les saints de l'Eglise qui, pour beaucoup, signalaient leur puissance et leur bonté par de nombreux miracles. On trouve alors cette fête fixée en nombre d'Eglises au premier novembre. Elle devint universelle seulement en 835, quand Louis le Débonnaire, après avoir consulté tous les évêques, fit de la célébration de cette fête une loi d'empire. Elle était même précédée de trois jours de pénitence qui aujourd'hui se réduisent à une vigile.

Enfin au culte et au souvenir des saints la piété chrétienne adjoignit le culte et le souvenir des anges, et par-dessus tout celui de la Sainte Trinité, qui est la source de toute sainteté, qui a créé les anges et les hommes.

II

L'Eglise a institué la fête de la Toussaint d'abord pour la glorification solennelle de tous les saints. Il y a au ciel un nombre incalculable de saints que la mémoire des hommes a oubliés. Et parmi ces saints il y a beaucoup de nos amis, beaucoup de membres de nos familles, c'est notre douce espérance. Entraînés par les tracas et les inquiétudes de la vie, nous ne pensons pas à eux, nous ne leur rendons pas l'honneur qui leur est dû, ce qui est une injustice et une ingratitude. Mais aussi bien notre mémoire ne suffit pas à nous les rappeler tous, et quand même nous nous les rappellerions tous, leur nombre se bornerait à un petit cercle de connaissances, de parents et d'intimes. Il reste l'immense multitude de ceux qui sont pour nous des inconnus. Devons-nous cependant les négliger ? L'Eglise n'a pas voulu qu'il y en eût un seul au ciel qui ne reçût point la prière et le souvenir de la terre. C'est pourquoi aujourd'hui elle célèbre les mérites et la mémoire de tous. Nos prières en ce jour font tressaillir le ciel et elles apportent aux saints un accroissement de bonheur.

Mais nous y trouvons surtout notre avantage, car nous avons une armée innombrable d'intercesseurs puissants : *multiplicatis intercessoribus*, qui prient ensemble pour nous et à qui Dieu n'a rien à refuser parce qu'ils sont ses amis. Ils connaissent mieux que nous nos misères, ils savent que rien ne peut ici-bas nous rassasier et nous satisfaire, et que nous ne serons heureux et consolés qu'au ciel, où est le bonheur parfait. Jusque-là nous serons la proie de « l'inexorable ennui qui fait le fond de la vie humaine. »

Ce bonheur parfait, ils en jouissent, et ils le désirent, ils le demandent pour nous.

Nous pouvons le désirer, dit S. Augustin, soupirer après sa possession, mais il est impossible de nous le figurer ni de l'expliquer en langage humain. Sainte Catherine de Sienne, qui avait eu la vision du ciel, ne pouvait le peindre autrement que par ces paroles : « J'ai vu des merveilles ! J'ai vu des merveilles ! » C'était la traduction des paroles de S. Paul : « L'œil de l'homme n'a pas vu, son oreille n'a pas entendu, son cœur n'a pas le sentiment du bonheur que Dieu réserve à ses élus. » Et sainte Thérèse ajoutait : « Les choses que je voyais étaient si belles, si admirables que la moindre suffirait pour transformer une âme et lui inspirer un mépris absolu de tout ce que nous voyons sur la terre. Il n'est point d'imagination, point d'intelligence humaine qui puisse se les figurer. Leur vision me causa un plaisir si exquis et embauma mes sens d'un contentement si doux que je ne trouve aucune parole pour les exprimer. Et Notre-Seigneur me disait : « Regarde, ma fille, ce que perdent ceux qui m'offensent et ne manque pas de les avertir. » Il me resta un tel dégoût des biens de ce monde que tout ne me semblait plus que fumée, que mensonge et que vanité. »

Nous sentons bien qu'ici nous ne sommes pas chez nous, mais que nous sommes en route pour aller chez nous. Nous subissons les peines de l'exil et nous pensons à notre patrie. Qui de nous n'a dit avec Job et avec S. Augustin : « Que je m'ennuie, mon Dieu, de cette vie et de ce pèlerinage ! »

Cela nous étreint le cœur et devient une angoisse. Si nous goûtons quelques rares moments de bonheur, ils passent vite, la réalité nous réveille soudain et nous voyons accourir l'ennui, qui nous plonge dans une incurable tristesse. Seule la pensée de la béatitude auprès de Dieu ramène un peu de sourire sur nos lèvres. Car « cette vie, ajoute S. Augustin, est une vie misérable, une vie caduque, une vie incertaine, une vie laborieuse, une vie de péché, une vie que l'on doit plutôt appeler mort que vie, puisqu'il n'est pas un moment qui ne nous rapproche de la mort. »

Cette vie, c'est l'incertitude continuelle au sujet de ce que sera demain. Et quand même notre lendemain serait assuré, quand même la paix serait établie, demain n'est-ce pas la mort ? N'est-ce pas l'éternité ? En quel état paraîtrons-nous devant Dieu ? Rien ici-bas ne nous satisfait : tout passe, tout nous inquiète, tout nous accable ; nous mourrions de tristesse et d'anxiété si Dieu ne nous soutenait, ne nous éclairait par sa grâce, et si nous n'avions les fêtes de l'Eglise pour nous apporter un peu de joie et un peu d'espérance.

La Toussaint est surtout la fête de l'espérance. Arrêtons-nous à regarder le ciel. Nous y verrons « cette grande foule que personne ne peut compter, » la foule des élus, « debout devant le trône de Dieu, » et l'Eglise nous dira : « Courage ! Si vous voulez vivre en chrétiens, vous serez parmi ces élus qui voient, qui bénissent, qui aiment Dieu et sont heureux pour jamais. »

XCII

L'OFFICE DE LA TOUSSAINT

I

En ce jour, à Matines, nous adorons Dieu, « le Roi des Rois, qui est la couronne de tous les saints. » Tout est à la joie, à la pensée du ciel où ils triomphent. C'est pourquoi nous chantons à l'Introït : « Réjouissons-nous tous dans le Seigneur, en célébrant cette fête en l'honneur de tous les saints, fête dont se réjouissent les anges en louant à l'envi le Fils de Dieu. Justes, réjouissez-vous dans le Seigneur, la louange convient aux cœurs droits. »

Cette solennité nous remplit aussi de courage et d'espérance. Nous avons « tant d'intercesseurs qu'ils nous obtiendront une miséricorde surabondante. » (Collecte).

L'Epître nous transporte au ciel, où S. Jean nous montre d'innombrables légions d'élus : « Je vis une grande multitude, que nul ne pouvait compter, de toute nation, de toute tribu, de tout peuple, de toute langue. Tous se tenaient devant le trône et en présence de l'Agneau, vêtus de robes blanches, des palmes dans leurs mains, et ils criaient dans une grande acclamation : « Gloire à notre Dieu, qui est assis sur le trône, et à l'Agneau ! » Et tous les anges étaient debout autour du trône et des vieillards et des quatre animaux, et ils se prosternèrent devant le trône, et ils adorèrent Dieu en disant : « *Amen,* bénédiction, gloire, sagesse, actions de grâces, honneur, puissance, force à notre Dieu dans les siècles des siècles. *Amen !* » (Apoc., VII).

Puis l'Eglise nous ramène sur la terre ; elle regarde la foule immense des humains, de ceux qui souffrent, qui sont accablés, et elle leur adresse ces divines paroles qui sont exprimées dans une admirable mélodie : « Venez à moi, vous tous qui peinez et succombez sous le fardeau, et je vous soulagerai. »

On croit entendre les chœurs angéliques qui traduisent la pensée divine dans ces accents miséricordieux qui arrachent des larmes aux exilés de la terre et les relèvent par la certitude d'aller un jour dans la patrie.

L'Evangile des Béatitudes accroît encore et transfigure nos espérances :

« Jésus, voyant la foule, monta sur une montagne et lorsqu'il se fut assis ses disciples s'approchèrent de lui. Il leur parla, il les enseigna en disant :

« Bienheureux les pauvres en esprit, car le royaume des cieux est à eux. Bienheureux les doux, car ils posséderont la terre. Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés. Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés. Bienheureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde. Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu. Bienheureux les pacifiques, car ils seront appelés enfants de Dieu. Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume des cieux est à eux. Vous serez bienheureux lorsqu'on vous insultera, qu'on vous persécutera, qu'on dira faussement toute sorte de mal contre vous à cause de moi. Réjouissez-vous et tressaillez d'allégresse, car votre récompense est grande dans les cieux. » (Matth., V).

Ces paroles ne s'expliquent pas, elles se méditent et sont pour l'âme pleines de révélations. Elles consolent déjà ceux qui pleurent, or tout le monde pleure à certains moments, dans les afflictions et les deuils. Elles s'adaptent à toutes les situations, elles sont pour tous les temps, mais qui oserait nier qu'elles ne soient pas particulièrement prononcées pour notre époque, où l'on dit faussement tant de mal de l'Eglise, en haine de Jésus-Christ ? Là apparaît manifestement l'action diabolique dans la bataille acharnée livrée aux disciples de l'Evangile, dans l'injustice, la perfidie, la déloyauté et la méchanceté qui caractérisent les campagnes de l'impiété. Nous sommes accablés, submergés. S. Paul faisait au moins reconnaître sa qualité de citoyen romain ; on nous refuse notre titre de citoyens avec les droits qui en découlent, parce que nous enseignons Jésus-Christ : *propter me.* Mais cette vie passe, la persécution passe, la tristesse passe, et même dans ce monde nous goûtons la joie des Apôtres qui venaient d'être flagellés pour le nom de Jésus, et nous éprouvons la vérité de cette parole : « Bienheureux êtes-vous quand on vous persécute ! » Mais c'est au ciel que nous

goûterons la plénitude de la joie, car notre récompense y sera grande.

« Les âmes des justes sont dans la main de Dieu, chante la mélodie calme et confiante de l'Offertoire, et les mauvais traitements des méchants ne les atteindront pas. Aux yeux des insensés ils ont paru mourir, mais ils sont dans la paix. »

L'heure de l'épreuve est passée. Les méchants ont fait tout le mal qu'ils ont pu, ou au moins que Dieu leur a permis d'accomplir. Ils ont regardé avec pitié, avec mépris, le juste demeuré fidèle à Dieu et réduit, à cause de cela, à la pauvreté, à l'opprobre. Souvent il est mort dans le chagrin, dans les privations, parmi le dédain universel, mais il a seulement paru mourir : il est dans la paix, dans la gloire, pendant que les vrais insensés sont ceux qui travaillent à détruire l'Eglise, à arracher la foi du cœur du peuple. Même ici-bas ils n'étaient pas dans la paix, leur conscience les rendait mal à l'aise, et maintenant où sont-ils ?

Les heureux, nous redit la Communion, ce sont ceux qui ont le cœur pur, les pacifiques, les persécutés pour la justice. Ces paroles chantent sans cesse à travers l'office ; elles remplissent le cœur d'une joie profonde, elles tombent sur les âmes comme une pluie de perles lumineuses.

II

Les Vêpres nous transportent de nouveau au ciel, et nous écoutons avec un bonheur indicible la voix de S. Jean qui nous le décrit : « J'ai vu une grande multitude de toutes les nations que personne ne pouvait compter, debout devant le trône de Dieu. » (1re antienne).

Cette multitude, ce sont les élus de la terre, pris dans toutes les nations. Mais cette fête, nous l'avons dit, est universelle, elle n'exclut pas les anges, les élus du ciel. Ils apparaissent donc avec les hommes glorifiés : « Et autour du trône se tenaient debout tous les anges, et ils tombèrent prosternés et ils adorèrent Dieu. » (2e antienne).

Alors les élus de la terre font cette prière d'action de grâces : « Seigneur Dieu, vous nous avez rachetés par votre sang, de toute tribu, de toute langue, de tout peuple, de toute nation, et vous avez fait de nous un royaume pour notre Dieu. » (3e antienne).

L'Eglise de la terre les presse de louer Dieu et les félicite : « Bénissez le Seigneur, vous tous ses élus, coulez des jours de félicité et chantez ses louanges. » (4e antienne).

Chanter la gloire de Dieu, c'est la fonction de tous les saints, des saints de la terre comme des saints du ciel : « Chanter une hymne à Dieu, c'est le partage de tous les saints, des enfants d'Israël, du peuple qui approche de Dieu : telle est la gloire de tous ses saints. » (5e antienne).

L'hymne des Vêpres, composée, dit-on, par le célèbre Raban Maur, abbé de Fulda et évêque de Mayence, est le chant des exilés qui supplient les saints du ciel de les appeler à la patrie. Quelle foi, quelle tristesse élevée respire cette mélodie dont les accents sont émouvants jusqu'au fond de l'âme !

« O Christ, écoutez avec bonté vos serviteurs, pour lesquels la Vierge, leur avocate, implore la clémence du Père au tribunal de votre grâce.

« Et vous, bienheureuses phalanges divisées en neuf ordres distincts, chassez les malheurs du passé, ceux du présent et ceux de l'avenir.

« Apôtres et Prophètes, demandez au Juge sévère l'indulgence pour les coupables, par égard pour leurs larmes sincères.

« Martyrs empourprés de votre sang, et vous, Confesseurs à la blanche couronne, récompense de votre zèle, appelez-nous, pauvres exilés, dans la patrie.

« Troupe chaste des vierges, ermites pour qui le désert fut le chemin des cieux, placez-nous dans le séjour céleste.

« Chassez la nation perfide du pays des croyants, afin qu'un seul pasteur nous gouverne tous dans un seul bercail.

« Gloire à Dieu le Père, au Fils unique du Père et au Saint-Esprit dans les siècles éternels. »

On sait que cette « nation perfide, » c'étaient les Normands.

L'antienne de *Magnificat* est un regard que l'Eglise jette sur le ciel. Elle est ravie de ces splendeurs, de la vision de la multitude des saints, ses enfants, obscurs ici-bas et qui brillent comme des étoiles. Dans son extase elle s'écrie : « Oh ! qu'il est glorieux, le royaume où se réjouissent avec le Christ tous les saints ! Vêtus de robes blanches, ils suivent l'Agneau partout où il va. »

Elle soupire après le jour où tous ses enfants seront réunis au ciel, au royaume de la gloire. Combien de ceux-ci sont arrêtés en chemin et souffrent en Purgatoire ! Il faut les délivrer, ces prisonniers infortunés, c'est pourquoi elle va prier pour eux Jésus leur frère, Marie leur mère et avocate, toute la cour céleste, tous les élus d'intercéder pour eux, afin que la joie soit plus complète en Paradis.

EXPLICATION DU CATÉCHISME

22e LEÇON

L'ESPÉRANCE

Q. 192. — *Qu'est-ce que l'espérance ?*

R. — *L'espérance est une vertu surnaturelle par laquelle nous attendons de Dieu avec confiance sa grâce en ce monde et le bonheur éternel dans l'autre.*

Vous savez tous le sens du mot *espérance :* c'est l'attente d'une chose agréable ou d'un événement heureux, attente motivée par des garanties sérieuses. Par exemple, vous espérez que votre application à l'école sera récompensée par un beau voyage pendant les vacances. Cette attente est motivée par une garantie : la promesse et la bonté de vos parents.

Nous attendons aussi une récompense de Dieu pour tous les efforts que nous aurons accomplis en vue de pratiquer le bien et d'éviter le mal et pour

tous les actes de vertu réalisés pendant notre vie terrestre. C'est le bonheur éternel.

Mais comme ces efforts et ces actes de vertu ne peuvent être accomplis qu'avec le secours de Dieu, nous attendons aussi de Dieu ce secours qui se nomme la grâce.

Cette double attente de la récompense éternelle et de la grâce nécessaire pour y parvenir risquerait d'être déçue si elle ne s'appuyait pas sur une garantie sérieuse. Cette garantie, c'est la promesse de Dieu, promesse qu'il nous a faite parce qu'il est infiniment bon.

L'espérance est une vertu surnaturelle, parce que c'est Dieu qui a placé en nous cette disposition et que c'est seulement avec sa grâce que nous pouvons faire des actes d'espérance.

Q. 193. — *Pourquoi faut-il attendre avec confiance la grâce et le bonheur éternel ?*

R. — *Il faut attendre avec confiance la grâce et le bonheur éternel, parce que Dieu, qui est infiniment bon, nous les a promis et que Jésus-Christ les a mérités pour nous.*

Attendre avec confiance, c'est attendre avec la certitude de ne pas être déçu. Quand c'est un homme qui nous a promis une récompense, nous pouvons parfois craindre qu'il ne tienne pas sa promesse, soit parce qu'il ne le pourra pas, faute d'argent par exemple, soit parce que nous nous sommes trompés sur ses sentiments de bonté à notre égard, soit parce que cet homme nous a fait une promesse qui n'était pas sérieuse.

Quand c'est Dieu qui nous fait une promesse, nous n'avons pas à craindre ces risques. Dieu ne peut pas mentir et faire une promesse qu'il ne serait pas décidé à tenir. Dieu nous aime d'un amour infini. Enfin le prix de notre récompense et de la grâce nécessaire pour l'obtenir a été payé par Jésus-Christ, qui, en souffrant et en mourant sur la croix pour nous, a acquis pour nous des mérites infinis.

Nous devons donc espérer la grâce en ce monde et la récompense éternelle dans l'autre avec une confiance absolue, c'est-à-dire qui exclut tout doute et toute méfiance.

Q. 194. — *Comment pèche-t-on contre l'espérance ?*

R. — *On pèche contre l'espérance :*

1° par désespoir, quand on perd confiance en son salut et en la bonté de Dieu.

2° par présomption, quand on s'autorise de cette bonté pour faire le mal, ou qu'on prétend faire le bien par ses seules forces.

1° Le désespoir, qui est la crainte sérieuse ou la certitude (évidemment fausse) de ne pas pouvoir faire son salut, provient d'un manque de confiance soit en la parole de Dieu, soit en la bonté de Dieu, soit dans les mérites de Jésus-Christ. Ce triple manque de confiance n'est motivé par rien ; il ne peut nous être suggéré que par le démon et il constitue une grave injure à l'égard de Dieu.

Si vous étiez jamais tentés de désespoir, vous devriez vous rappeler que Dieu veut le salut de tous les hommes, que Jésus-Christ est mort pour tous sans exception, que Dieu donne sa grâce à tous ceux qui la demandent et sont disposés à s'en servir, qu'il n'y a aucun péché, si grave et si répété soit-il, que Dieu ne soit disposé à pardonner si on le regrette sincèrement, et que tout homme qui se damne le fait non par la faute de Dieu, mais par sa propre faute.

2° La présomption est la confiance que l'on sera sauvé même si l'on abuse des grâces de Dieu ou bien sans le secours de Dieu.

Celui qui commet le péché de gaieté de cœur et délibérément, sous prétexte que Dieu est trop bon pour le damner, se fait une fausse idée de la bonté de Dieu. La bonté de Dieu consiste à nous donner les moyens de faire notre salut et à récompenser ceux qui se servent de ces moyens. Dieu ne peut pas accorder la récompense éternelle à celui qui se moque de lui en commettant le péché malgré toutes les grâces qu'il reçoit, c'est-à-dire à celui qui refuse d'utiliser ces grâces pour éviter le mal et pratiquer le bien. Si vos parents vous ont donné des professeurs et des livres pour vous permettre de vous instruire, ils ne vous accorderont pas la récompense promise à votre travail si vous n'utilisez pas ces moyens de vous instruire. Une récompense accordée dans ces conditions ne serait pas méritée et celui qui l'accorderait commettrait une faute d'injustice et une sottise. Attendre de Dieu la récompense éternelle si l'on ne profite pas de ses grâces, ou espérer que Dieu continuera à nous donner sa grâce même si nous en abusons avec persistance, c'est attendre de Dieu une injustice et une sottise.

D'autres pèchent par présomption en refusant la grâce de Dieu, dont ils prétendent n'avoir pas besoin. C'est le cas de ceux qui ne prient pas, n'assistent pas à la messe et ne reçoivent pas les sacrements. Ce genre de présomption est un péché d'orgueil. Sans la grâce de Dieu nous ne pouvons rien pour notre salut.

Q. 195. — *Faites un acte d'espérance.*

R. — *Mon Dieu, j'espère avec une ferme confiance que vous me donnerez, par les mérites de Jésus-Christ, votre grâce en ce monde et, si j'observe vos commandements, le bonheur éternel dans l'autre, parce que vous me l'avez promis et que vous êtes souverainement fidèle dans vos promesses.*

Il faut réciter souvent cet acte d'espérance avec une profonde conviction ; mais il faut aussi agir conformément à nos paroles, c'est-à-dire demander chaque jour à Dieu ses grâces et nous servir des grâces reçues pour observer ses commandements en évitant le péché et en pratiquant la vertu.

23e LEÇON

LA CHARITÉ

Q. 196. — *Qu'est-ce que la charité ?*

R. — *La charité est une vertu surnaturelle par laquelle nous aimons Dieu par-dessus tout,*

et le prochain comme nous-mêmes pour l'amour de Dieu.

Dieu dépose en chacun de nous, au moment du baptême, non seulement une disposition habituelle (ou vertu) à la foi et à l'espérance, mais encore à la charité. Le mot *charité* veut dire *amour*. Dieu veut que nous croyions en lui, que nous espérions en lui, mais aussi que nous l'aimions.

La charité est la plus belle et la plus grande des trois vertus théologales. Nous sommes honorés quand quelqu'un croit à notre parole ou met sa confiance en nous ; mais ce que nous préférons par-dessus tout, c'est son affection. De même Dieu tient par-dessus tout à notre amour. C'est pourquoi la charité l'emporte sur les deux autres vertus théologales.

La charité ne nous commande pas seulement d'aimer Dieu, mais aussi d'aimer notre prochain. Jésus-Christ l'a dit clairement à ses apôtres : « Voici mon ordre formel : aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés. » Les deux commandements n'en font qu'un, en sorte qu'on ne peut pas aimer Dieu si l'on n'aime pas aussi son prochain.

Q. 197. — *Pourquoi faut-il aimer Dieu par-dessus tout ?*

R. — *Il faut aimer Dieu par-dessus tout parce qu'il est infiniment bon et souverainement digne d'être aimé à cause de ses perfections infinies.*

Qu'est-ce qu'aimer Dieu par-dessus tout ? C'est être disposé à renoncer à tout ce qui pourrait lui déplaire. Quand nous commettons un péché, nous n'aimons pas Dieu par-dessus tout, mais nous lui préférons la satisfaction que nous procure notre péché. Les martyrs ont mieux aimé sacrifier leur vie plutôt que de déplaire à Dieu par le péché. Ils ont ainsi prouvé qu'ils aimaient Dieu par-dessus tout, car de toutes les créatures c'est nous-mêmes que nous aimons le mieux, nous-mêmes et notre propre vie. Dieu ne demande pas à tous les chrétiens de sacrifier leur vie, mais il leur demande de sacrifier les plaisirs qui lui déplaisent. C'est ce qu'ont fait les saints.

Pourquoi faut-il aimer Dieu par-dessus tout ? Parce que parmi tout ce que nous pouvons aimer, il est tout ce qu'il y a de meilleur et de plus aimable. Dans les créatures les plus parfaites il y a toujours quelque imperfection, tandis qu'en Dieu il n'y en a aucune. Il est infiniment parfait et surtout infiniment bon ; c'est pourquoi nous devons lui sacrifier toute autre affection si cette dernière lui déplaît.

Q. 198. — *Quelle est la marque de notre amour pour Dieu ?*

R. — *La marque de notre amour pour Dieu est notre fidélité à lui obéir.*

Obéir à Dieu, c'est éviter tout ce qui lui déplaît et faire tout ce qui lui plaît. Il ne suffit pas de dire à Dieu qu'on l'aime ; si on ne le lui prouve pas par des actes, en se gênant pour lui plaire, les belles paroles qu'on lui adresse ne servent de rien. L'enfant qui répéterait sans cesse à ses parents qu'il les aime, mais qui leur désobéirait et leur ferait de la peine, serait un menteur. En réalité il n'aimerait pas du tout ses parents, malgré ses belles paroles. Ainsi la marque de notre véritable amour pour Dieu est le soin que nous prenons, quoi qu'il nous en coûte, de ne jamais lui déplaire et de lui plaire toujours en obéissant à ses commandements.

Q. 199. — *Que désigne le nom de « prochain » ?*

R. — *Le nom de « prochain » désigne tous les hommes, et même nos ennemis.*

Il n'est pas difficile d'aimer les personnes qui sont bonnes pour nous. Il l'est beaucoup plus d'aimer celles qui nous font du mal, nos ennemis. Dieu veut que nous aimions même nos ennemis. « Vous entendez dire : Aime ton prochain et déteste ton ennemi. Moi je vous dis : Aimez vos ennemis ; faites du bien à ceux qui vous haïssent et priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient, afin que vous soyez les enfants de votre Père qui est dans les cieux, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, tomber sa pluie sur les justes et sur les pécheurs. Si, en effet, vous aimez ceux qui vous aiment, que ferez-vous là de méritoire ? Est-ce que les publicains (c'est-à-dire les pécheurs) ne le font pas eux aussi ? » (Matth., v, 43-46).

Q. 200. — *Pourquoi devons-nous aimer notre prochain ?*

R. — *Nous devons aimer notre prochain parce que Dieu nous l'ordonne expressément et que tous les hommes sont nos frères, rachetés comme nous par le sang de Jésus-Christ.*

Dieu nous ordonne d'aimer tous les hommes, même nos ennemis. Cela doit nous suffire. Nous n'avons pas à discuter les ordres de Dieu.

Cependant si nous voulons chercher des raisons qui légitiment cet ordre, nous en trouverons facilement plusieurs. La première, c'est l'exemple qui nous est donné par Dieu lui-même (cf. le texte cité au nº 199). N.-S. Jésus-Christ a donné son sang et sa vie pour tous les hommes, même pour ses ennemis, même pour Judas et ceux qui l'ont crucifié. Pourrions-nous croire mieux faire que le divin Sauveur et prétendre lui donner une leçon en refusant d'aimer nos ennemis ? Notre modèle en tout, c'est Jésus-Christ. Imitons-le donc en aimant même nos ennemis comme il a aimé les siens.

D'autre part, nous avons été les ennemis de Dieu chaque fois que nous avons commis le péché ; nous avons à nous faire pardonner beaucoup de fautes ; nous demandons à Dieu de nous les pardonner. Comment pourrions-nous obtenir notre pardon, si nous ne savions pas nous-mêmes pardonner ? Ecoutez la parabole du débiteur :

« Un roi voulut demander à ses serviteurs compte de leur administration. Ayant commencé de demander les comptes, on lui en amena un qui lui devait dix mille talents. Comme cet homme